

Hors de Montréal, point de salut ? L'histoire des petites et moyennes villes du Québec, 1850-1950

Harold Bérubé

Volume 18, numéro 2, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, H. (2012). Hors de Montréal, point de salut ? L'histoire des petites et moyennes villes du Québec, 1850-1950. *Histoire Québec*, 18(2), 19–23.

Hors de Montréal, point de salut? L'histoire des petites et moyennes villes du Québec, 1850-1950

par Harold Bérubé,
professeur d'histoire, Université de Sherbrooke

Harold Bérubé a une formation en histoire (Université de Montréal) et en études urbaines (INRS - Urbanisation, culture et société). Professeur adjoint au département d'histoire de l'Université de Sherbrooke, il s'intéresse à l'histoire politique et culturelle des villes et de leurs habitants. Ses recherches actuelles portent sur le rapport des élites aux espaces urbains durant les XIX^e et XX^e siècles, et tout particulièrement sur l'utilisation de ces espaces comme outils de reproduction sociale et comme symboles de prestige et de pouvoir. Il est également directeur de Mens, revue d'histoire intellectuelle et culturelle, et membre du conseil d'administration de la Société d'histoire de Sherbrooke.

Introduction

«Accroupie au centre de sa plaine comme l'araignée au milieu de sa toile, Montréal l'écrase de sa masse: plus de 1 136 000 habitants contre 390 000 pour le reste de la plaine. De toute évidence, une agglomération de ce poids exige une étude spéciale, puisque sa population groupe à elle seule plus du tiers des habitants de la province de Québec (4 010 000 en 1951). Nous avons même à nous excuser de la fournir si menue, si disproportionnée à la densité comme au rayonnement de cette puissante cité.»

Raoul Blanchard,
L'Ouest du Canada français, Montréal et sa région (1953)

Dans cet extrait de l'œuvre pionnière, le géographe français Raoul Blanchard rend compte à sa façon de la place centrale qu'occupe Montréal dans la société et l'espace québécois d'après-guerre. C'est une réalité qui demeure d'actualité, au point où certains observateurs opposent fréquemment une certaine «montréalité» au reste de la province. Cette dynamique est également perceptible dans l'historiographie, le cas montréalais dominant largement le champ de l'histoire urbaine au Québec.

Dans les pages qui suivent, je propose une réflexion sur cette situation, ses causes et ses conséquences, et sur quelques pistes qui permettraient d'en sortir. Il s'agit bien entendu de la

perspective d'un historien universitaire, mais colorée par de nombreuses interactions avec le monde des sociétés d'histoire et

informée par le rôle que ces dernières peuvent et devraient jouer dans ce contexte.



Wilfrid Laurier s'adresse à une foule de partisans de Sherbrooke en 1919.
(Source: Fonds de la Famille John Léonard. La Société d'histoire de Sherbrooke)

L'araignée au milieu de sa toile: Montréal et la recherche en histoire urbaine

Des bilans rédigés au début des années 2000 permettent de dresser un portrait général de la façon dont a évolué l'histoire urbaine depuis les années 1990¹. Leurs conclusions sont assez claires. Pour ce qui est des historiens universitaires, 64% des articles et monographies qu'ils publient portent sur Montréal comme ville centrale, une proportion qui grimpe à 74% si on compte ses banlieues! Les étudiants qui restent parlent de Québec (8%) et des autres villes de la province (12%)². Du côté des mémoires et thèses, la situation est assez similaire. Dans ce cas, les recherches concernent généralement une seule ville, celle où se trouve l'institution d'enseignement à laquelle est rattaché l'étudiant. Plus de la moitié de ces recherches traitent

donc de Montréal, où se concentrent quatre des plus grandes universités du Québec. On note tout de même une ouverture plus importante aux autres villes de la province: 19% des mémoires et thèses en histoire urbaine s'intéressent à la Vieille Capitale et 29% à d'autres villes du réseau urbain québécois (dans ce dernier cas, ce sont évidemment les villes universitaires qui sont favorisées). Ces bilans datent déjà de plus d'une décennie, mais rien ne suggère que la situation ait beaucoup changé, comme une inspection rapide des principales revues scientifiques permet de le confirmer.

Les comptes-rendus sur lesquels je m'appuie sont peu loquaces sur les causes de cette hégémonie montréalaise, mais proposons quelques pistes. La première est évidente: la ville de Montréal joue indéniablement un rôle

central dans l'histoire du Canada et du Québec. Entre 1880 et 1939, elle est la métropole incontestée du pays. Après la Seconde Guerre mondiale, elle continue à jouer un rôle tout aussi capital dans l'histoire de la province. Il n'est donc pas étonnant que cette centralité se répercute dans la recherche. Une seconde cause est en lien avec le développement plus large de l'histoire urbaine en Amérique du Nord, un développement qui est étroitement lié à celui de la célèbre école de Chicago, groupe de spécialistes en sciences sociales qui vont utiliser cette ville du Midwest comme laboratoire pour leurs recherches. Ces derniers s'intéressent donc d'abord aux grands ensembles urbains et ont une influence significative, autant sur le plan des méthodes que sur celui des idées, auprès des chercheurs à travers le globe et notamment au Québec³.

Il y a également un certain nombre de causes plus prosaïques, comme l'accès aux sources. L'histoire se fait à l'aide de documents de toutes sortes et les grandes entités ont tendance non seulement à en produire plus, mais elles disposent également des ressources nécessaires pour les conserver et les rendre facilement accessibles. Dans les petites localités, les choses sont souvent plus aléatoires. Le chercheur dépend alors de la bonne volonté de l'archiviste qui est en poste ou alors du dynamisme des associations locales et, au premier chef, des sociétés d'histoire. Ajoutons que, si on se fie aux bilans que j'ai évoqués plus tôt, chercheurs et étudiants sont plus enclins à étudier ce qui est



"For the homes of to-morrow", publicité affichée à l'intersection des rues Wellington Nord et Frontenac en 1954.

(Source: Fonds Frederick James Sangster. La Société d'histoire de Sherbrooke)

dans leur propre région, favorisant ainsi la métropole et quelques localités. Dans le même registre, et la chose est difficile à mesurer, il est clair que certaines thèses n'associent pas le même prestige aux études qualifiées de « régionales » ou « locales » qu'à celles qui traitent de la métropole, ce qui a certainement un impact sur les choix de sujets ou encore sur les possibilités de financement.

Rendre justice à l'histoire du Québec urbain

Cette surreprésentation de Montréal dans la recherche comporte des conséquences importantes. D'une part, il y a dévalorisation des études portant sur les petites et moyennes villes de la province. D'autre part, il y a aussi et surtout d'importantes lacunes quant à notre connaissance du réseau urbain québécois. On en arrive donc à la question qui est au cœur du présent texte : pourquoi étudier les petites et moyennes villes du Québec ? Essentiellement, parce qu'il n'est tout simplement pas normal ou souhaitable que nous disposions d'un portrait aussi incomplet de l'histoire du réseau urbain québécois à l'extérieur de Montréal. C'est, après tout, le milieu où se concentre plus de 40 % des citoyens du Québec entre le début du xx^e siècle et la Seconde Guerre mondiale. Aussi, on compte également d'autres villes où différents phénomènes communs aux agglomérations urbaines se manifestent dans des conditions uniques à chacune d'entre elles. Mieux connaître cette diversité me paraît essentiel.

Pour le démontrer, je voudrais évoquer quelques pistes et exemples. Car, malgré le tableau esquissé plus haut, il existe déjà d'excellentes recherches sur les petites et moyennes villes du Québec. Je pense notamment à la contribution inestimable des volumes de l'histoire des régions du Québec, qui traitent de façon assez détaillée des principaux centres urbains se trouvant dans les localités couvertes⁴, ou encore des recherches produites par Jean-Pierre Kesteman dans le cas de Sherbrooke⁵. S'y ajoutent de nombreux mémoires de maîtrise et thèses de doctorat, sans parler des travaux faits à l'extérieur du milieu universitaire par des chercheurs indépendants. Sans vouloir être exhaustif, je m'attacherai aux chantiers thématiques les plus prometteurs.

La ville est d'abord un espace très concret où se combinent des éléments du cadre bâti et du cadre naturel. Il y a évidemment intérêt à mieux comprendre comment évolue et se développe cette morphologie urbaine, mais il y a également des pistes intéressantes qui s'offrent à nous quant à l'histoire culturelle de ces lieux. Comment, par exemple, des espaces urbains spécifiques acquièrent-ils un certain sens, une certaine identité ?

Sur le plan de la politique, il y aurait intérêt à mieux intégrer la notion de gouvernance, c'est-à-dire l'idée d'un pouvoir politique qui déborde les murs des institutions traditionnelles pour englober des acteurs comme les chambres de commerce, les associations de citoyens, les syndicats ou les promoteurs immobiliers.



*Vue sur la rue Wellington, cœur du centre-ville de Sherbrooke, dans les années 1930.
(Source : Fonds Jean-Marie Dubois. La Société d'histoire de Sherbrooke)*

Je pense par exemple au mémoire de Maude Roux-Pratte sur la façon dont la crise économique des années 1930 a été gérée à Drummondville⁶. L'auteur est en mesure de montrer comment le gouvernement municipal a été un carrefour où s'est négociée une manière originale de faire face aux effets de la Dépression. De même, je mentionne l'excellent article de Lucia Ferretti et Maélie Richard sur la façon dont le député de Trois-Rivières, un certain Maurice Duplessis, s'est pratiquement substitué au pouvoir local entre 1944 et 1959⁷.

Sur le plan social, même si les plus petites communautés ne connaissent pas le cosmopolitisme de la métropole, elles doivent composer avec des groupes aux intérêts et aux identités souvent conflictuels. Sherbrooke représente un cas éclairant à ce niveau. Y coexistent, pendant la majeure partie de son histoire, les deux grands groupes ethno-

linguistiques de la province dans une dynamique qui n'a rien de simple, qui est marquée par des tensions et des affrontements, mais également par des alliances parfois inattendues et toujours intéressantes. La façon dont l'électricité sera municipalisée dans la ville en 1908, une question que Jean-Pierre Kesteman a étudiée de près, est un bon révélateur de ces dynamiques complexes⁸.

Plus globalement, la ville demeure à mes yeux l'épicentre de la modernité, et cette question du rapport à la modernité est certainement au cœur de l'histoire et de la mémoire québécoises. Si on veut saisir dans toute sa diversité le processus de modernisation de notre société, un détour par les petites et moyennes villes de la province est incontournable. Le chercheur indépendant Jean Gaudette le suggère éloquemment avec le titre de son livre, paru en 2011 : *L'émergence de la modernité*

*urbaine au Québec. Saint-Jean-sur-Richelieu*⁹. On pourrait multiplier les angles à travers lesquels il est possible de saisir ce processus de modernisation – en s'intéressant à la diffusion de la culture américaine par exemple.

D'ailleurs, c'est probablement sur cette question de la diffusion et des réseaux que les défis les plus importants et les plus intéressants attendent les chercheurs. Étudier une ville ou un aspect de son histoire demeure largement la norme en histoire urbaine. Toutefois, depuis leur lointaine origine, les villes n'existent que par et pour des réseaux d'échanges dans lesquels elles s'inscrivent, que l'on pense à leurs rapports avec le monde rural ou avec d'autres composantes d'un réseau urbain national ou international. Si l'on veut tenir compte de cette réalité, il faut multiplier les projets de recherches qui abordent des grappes de villes ou alors qui se concentrent sur ces échanges,



Le centre-ville de Sherbrooke, décoré à l'occasion du centenaire de la ville en 1937.
(Source: Fonds Paul Gagné. La Société d'histoire de Sherbrooke)

ces mouvements. Par exemple, j'entame avec la collaboration d'Amélie Bourbeau de l'Université Laurentienne un projet dont les objectifs sont d'étudier un certain nombre de petites et moyennes villes du sud de la province durant les premières décennies du xx^e siècle et de voir, d'une part, comment s'y construisent le gouvernement et le pouvoir municipal puis, d'autre part, comment la population s'approprie ce pouvoir et interagit avec lui. L'idée est évidemment de faire ressortir différents cas de figure, mais également de voir dans quelle mesure ces villes se parlent entre elles, échangeant savoirs, expertises et expériences.

Conclusion – Les rapports entre universités et sociétés d'histoire: des ponts à bâtir

La présente réflexion serait incomplète sans évoquer les rapports qui existent ou devraient exister entre la recherche universitaire et celle

qui se fait dans les sociétés d'histoire de la province. Il est clair que, si de tels liens sont créés, ils devraient être plus nombreux et plus serrés. D'abord, il ne faut pas se faire d'illusions, sachant que ces deux univers fonctionnent selon des logiques différentes, qu'ils n'ont pas toujours les mêmes objectifs, n'utilisent pas toujours le même langage. Néanmoins, il est évident qu'il est possible, et surtout souhaitable, d'établir entre eux des liens de complémentarité. Je propose trois pistes qui favoriseraient ce rapprochement.

D'abord, des partenariats touchant la recherche: pour l'analyste, les sociétés d'histoire représentent une porte d'entrée inestimable sur le terrain d'enquête en offrant un accès privilégié aux sources et ressources qui sont à la base de toute étude. Qui plus est, la piste de l'histoire orale ne doit pas être sous-estimée; ces sociétés peuvent souvent permettre au chercheur de

rencontrer d'importants témoins ou acteur de l'histoire locale. Ensuite, des partenariats dans l'enseignement: comme les étudiants sont nombreux à s'intéresser de près à leur milieu, de telles coopérations devraient avoir pour but de les amener à mieux le connaître dans le cadre des activités scolaires, que ce soit par des visites sur le terrain, un premier contact avec les sources ou des travaux de recherche de plus longue haleine. Enfin, des partenariats relativement à la diffusion: chercheurs et sociétés d'histoire devraient être à même de collaborer en vue de mieux propager les résultats de leurs études, que ce soit dans le cadre de conférences, de publications ou d'expositions. Ainsi serons-nous à même de rendre leur juste place aux petites et moyennes villes du Québec, que ce soit dans l'historiographie ou la mémoire collective.

Notes

¹ POITRAS, Claire, «L'histoire urbaine au Québec durant les années 1990: de nouvelles tendances?», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 54, Numéro 2 (2000), p. 219-245; François GUÉRARD, «L'histoire urbaine au Québec: la recherche récente à la maîtrise et au doctorat», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Volume 54, Numéro 2 (2000), p. 247-268.

² Le 6% qui reste comprend des études qui portent sur plus d'une ville, un type d'étude aussi assez rare.

³ Sur l'école de Chicago, voir Jean-Michel CHAPOULIE, *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, 490 pages. Sur son influence au Québec, voir Jean-Philippe WARREN, *L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2003, 447 pages.

⁴ La collection, actuellement dirigée par Normand Perron, comprend une vingtaine de volumineuses synthèses sur les différentes régions de la province. Un volume sur l'île de Montréal devrait s'y ajouter sous peu.

⁵ Ses ouvrages sont nombreux. Je me contente ici d'évoquer sa synthèse, en quatre volumes, de l'histoire de la ville. Jean-Pierre KESTEMAN, *Histoire de Sherbrooke*, Sherbrooke, GGC éditions, 2000-2002, 4 tomes.

⁶ Voir l'article qu'elle a tiré de ce mémoire: Maude ROUX-PRATTE, «Les élites drummondvilloises et la crise des années 1930. Une étroite collaboration autour de l'assistance aux chômeurs», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 58, 2 (2004), p. 217-244.

⁷ FERRETTI, Lucia et Maélie RICHARD, «Maurice Duplessis, député de Trois-Rivières, 1944-1959», dans Xavier GÉLINAS et Lucia FERRETTI, dir. *Duplessis, son milieu, son époque*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, p. 137-152.

⁸ KESTEMAN, Jean-Pierre, *La Ville électrique: Sherbrooke 1880-1988*, Sherbrooke, Les Éditions Olivier, 1988, 240 p.

⁹ GAUDETTE, Jean, *L'émergence de la modernité urbaine au Québec. Saint-Jean-sur-Richelieu*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2011, 270 p.